

Petite chronique littéraire

Autor(en): **Steullet, Anne-Marie / Junod, Roger-Louis / Carnal, Henri**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **99 (1996)**

PDF erstellt am: **29.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Petite chronique littéraire

par Anne-Marie Steullet, Roger-Louis Junod
Henri Carnal et Philippe Wicht

UN HABIT CHASSE L'AUTRE

de Jean-Paul Pellaton

Ce sont des nouvelles que signe Jean-Paul Pellaton sous le titre *Un habit chasse l'autre* qui viennent de paraître, deux ans après *Georges au vélo* (roman) et trois ans après l'inoubliable *Mège* (roman). C'est dire l'activité de notre auteur ! Le recueil contient neuf nouvelles dont les trois premières s'inspirent de l'enfance. La jeunesse des garçons – leurs questions, leurs hantises, leurs jeux et leurs frasques, leur imaginaire, leurs rêves et leurs tribulations diverses – a toujours tenu une place importante dans l'œuvre de Pellaton. Est-ce sa propre enfance ou celle des élèves qui furent naguère confiés à l'enseignant qui fournissent au romancier des champs d'observation sans cesse explorés ? Toujours est-il qu'il a bon œil...

Voilà une des nombreuses qualités de notre prosateur que nous suivons sans nous faire prier d'une histoire à l'autre, toutes différentes, tournant autour de thèmes variés, ricochant sur les modes et les coups d'Etat qui parsèment le monde. Voyez la nouvelle intitulée « Musique » mettant en scène un riche paumé et des chanteurs à guitare, ou bien « La rue » qui nous propulse dans la vie d'un artiste peintre, ou encore « Voisins » où la tension entre les êtres monte d'un cran. Puis le suspense va crescendo dans les trois textes qui suivent et frisent par moment le style policier – les deux derniers du livre surtout. Tout cela est plein d'humour finement saisi au coin du ridicule. Au détour des événements que J.-P. Pellaton invente et parmi les personnages qu'il crée, on se dit que ses histoires pourraient bien exister.

L'écriture est classique, sans emphase ni mièvrerie, bien rythmée, haute en couleur, ciselée, comme choisie sur mesure pour chaque nouvelle. Pour ces neuf petits bonheurs de littérature primesautière. (ams)

Ed. L'Age d'Homme, Lausanne 1996 (140 pages).

INTERVALLES ET MONIQUE SAINT-HÉLIER

Dans son quarante-troisième numéro, la revue *Intervalles* rend hommage à Monique Saint-Hélier. On notera que, dépassant les frontières du sud du Jura, la revue emprunte la voie large de l'Arc jurassien en présentant l'œuvre de l'écrivain de La Chaux-de-Fonds. Un spécialiste de ses écrits, le Vaudois Jean-Luc Seylaz, a dirigé la publication.

De son vrai nom Berthe Eimann, Monique Saint-Hélier en littérature, a peu publié de son vivant (elle est née en 1895), en Suisse. Ses œuvres principales, dont *Bois-Mort*, *Le Cavalier de paille*, *Le Martin pêcheur*, *L'Arrosoir rouge* faisant partie de la *Chronique* non achevée des *Alérac et des Balagny* ont été éditées chez Grasset.

Plusieurs inédits figurent dans *Intervalles* ; certains offrent des indices quant à la suite que la romancière entendait donner à sa *Chronique des Alérac et des Balagny*. La revue réunit des textes de Philippe Jaccottet, Anne-Lise Grobéty, Roger-Louis Junod, Marie-Claire Dewarrat, Amélie Plume, Sylviane Roche, Pierre Voélin et François Debluë qui lui rendent hommage ou apportent un éclairage critique sur l'œuvre de la romancière disparue. La revue est illustrée de photos et de reproductions de tableaux dus à Monique Saint-Hélier, qui se destinait à la peinture dans sa jeunesse. Malade dès 1927, elle dut rester alitée jusqu'à la fin de sa vie passée en grande partie dans l'Eure, à Chambine. Elle est morte en 1955.

Plusieurs critiques observent que Monique Saint-Hélier est restée très attachée à ses montagnes du Jura. Bien qu'elle ait quitté son pays natal à l'âge de vingt ans, elle l'évoque sans cesse, vit de souvenirs plus que du présent, puise dans ses jeunes années personnages et images. (ams)

Revue *Intervalles*, Prêles, 1996 (124 pages).

LE VIVANT, JUSQU'À LA PIERRE

de Françoise Matthey

Disons-le tout net. Ce petit livre sera rangé sur le rayon des ouvrages les plus originaux de la production romande. Il est court, lu en une heure. Et puis, non, on se ravise, on le reprend, il ne se laisse pas refermer si vite et le lecteur y passe une soirée hors du temps, hors des routines littéraires.

Françoise Matthey est née à Strasbourg en 1949. Elle vit à Vauffelin où elle exerce la profession de médiathécaire. Elle a publié en 1990 *La première parole* (in *Intervalles*) ; en 1994, *De feu de miel* aux Editions

Empreintes. Son dernier ouvrage porte en titre un élément de phrase (sans majuscules) tiré du texte. Titre énigmatique *le vivant, jusqu'à la pierre*.

Il y a dans le style de l'Agota Kristof et du Jean-Paul Toulet. L'auteur passe de la prose au vers libre, sans hiatus. En phrases brèves, presque lapidaires, travaillées jusqu'au dépouillement, Françoise Matthey découpe une histoire tragique et féconde en rebondissements. Voici un canal, une écluse, l'occupant, Célestin le simple, Salomé qui perdra son enfant. Qui le retrouvera mort dans la carrière aux pierres de lune, corps minuscule, là où elle l'avait caché et soustrait à la soldatesque. Mère déchirée, tendue vers son petit, elle le découvre :

*A jamais arrivée.
A jamais en partance.
Façonnée de ce qui fut.
De ce qui adviendra.
Le corps de son enfant est là.
Lunaire, pétrifié.
Si pâle.
Si petit.*

Au fil des pages, on note combien le choix des termes et des tournures correspond à l'action qui est élan instinctif. Elaguer est ici le maître mot. Cet émondage ne donne que plus de poids aux sentiments exprimés par le biais d'une histoire dans laquelle l'imaginaire s'arroge la part belle. (ams)

Canevas Editeur, Frasné (F) / Saint-Imier, 1995 (87 pages).

NEIGES

par Hugues Richard

Vous pensez que la neige est de l'eau congelée encombrante, dangereuse parfois. Erreur, réplique Hugues Richard, enfant du Plateau de Diesse vivant aux Ponts-de-Martel, qui voit ses *Neiges* dans tous leurs états. Il décrit avec volupté les qualités de l'hiver variable à l'infini, façonnant l'existence et les gens. Son récit passe des froidures toniques à la vie intime mêlant la rudesse du climat aux caractères qu'il secrète.

Sur le Plateau, l'hiver commence vers la Toussaint. L'automne se délite, jette à qui sait les capter les signes prémonitoires de la morte saison

à venir. On récolte alors en hâte les derniers légumes – l'épisode des choux est remarquablement dépeint et l'artiste Michel Wolfender en a tiré des hors-texte fort réussis. Puis on attend fébrilement la vraie neige : fête intimiste, luxuriance du paysage, légèreté des flocons, broderies d'ombres et de lumières, silence presque palpable. L'hiver, le haut Plateau renaît à lui-même, à ses fantasmes, à ses secrets, à ses coutumes. La ferme-igloo tapie sous les monceaux de neige renoue avec l' ancestrale impression du bien-être fruste mais combien doux au cœur de l'enfant qui partage avec les siens la conviction d'être protégé. Turbulences du monde, vous n'atteignez plus le village !

Sachons qu'ici la neige n'est pas la même que dans les Alpes. Le Jura d'hiver est un pays à part, unique. Hugues Richard pétri d'enfance, de termes régionaux, d'intuition, de flair et de chemins perdus confie aux Jurassiens, qui s'y retrouvent comme à la maison, le mystère de la neige. Et sa neige est multiple, changeante au cours des mois, d'où le pluriel du titre. De la Toussaint, l'auteur nous conduit jusqu'au printemps. Traversé d'émotion contenue, le récit va crescendo d'une semi-léthargie de nuit piquée de lune, d'étoiles, de brumes, de jour blanc et de furtives brillances solaires vers la lumière et la montée de la sève. Richard réfléchit : « Quoi que j'aie fait, quoi que j'aie dit, quels qu'aient été mes reniements, j'appartiens à cette race marginale, intemporelle, que seul l'instinct gouverne. Qui, l'âge venant, n'a soif que de dépouillement et de ces déserts que sont les campagnes pour renaître incessamment sans trahison de parcours. »

Fidèles, les neiges reviendront apporter la paix à l'âme, aguerrir le montagnard, le souder à sa terre d'éternelle école. *Neiges* est un chant d'amour universel élagué de tout pathos, une œuvre de vérité sculptée avec finesse dans la pierre. (ams)

Canevas Editeur, Frasn e (F) / Saint-Imier, 1995 (161 pages).

ROMANCERO

par Rose-Marie Gregori

Aux Editions Florilège (Porrentruy) en collaboration avec « Trois cultures méditerranéennes » (Ministère espagnol de la Culture) est paru *Romancero*, traduit en français par Rose-Marie Gregori. Le romance (au masculin) est une œuvre poétique espagnole. Il est issu de la tradition orale couvrant quelque deux cents ans du XI^e au XIII^e siècle au cours desquels vécurent côte à côte juifs, chrétiens, maures et convertis. Quatre monarques, entre 1078 et 1284, ont accordé leur volonté afin d'unir

leurs petits royaumes chrétiens et de reconquérir la péninsule ibérique qui vivait depuis plusieurs siècles sous la domination maure.

Dans le pays apparemment divisé régnait la tolérance. Une culture nourrie de plusieurs civilisations méditerranéennes connut son apogée à Tolède ; elle illustre l'humanisme occidental. Les romances, œuvres poétiques jamais terminées, reprises et continuées au fil des événements, sont chantées de Gibraltar aux Pyrénées ; le langage des peuples hispano-américains ou des juifs d'Afrique du Nord et des pays slaves en est encore tout imprégné.

La poésie médiévale de l'Espagne revêt diverses formes : romance épique, romance historique, romance de messagerie, romance de chevalerie, romance lyrique et romanesque, romance religieux. Elle est écrite en vers octosyllabiques ; les vers pairs riment, les impairs sont libres. Cet art toujours teinté de noblesse fut populaire ; nous le voyons comme un moyen d'information car il véhicule les hauts faits de l'époque aussi bien que les amours des chevaliers, la vie et les tribulations de l'Histoire, toujours exprimés avec délicatesse.

Rose-Marie Gregori s'est donc attelée à l'immense tâche de traduction, avec bonheur. La lecture de ces textes laisse une saveur indéfinissable. Elle est une approche bienfaisante d'une culture riche, qui nous est restituée avec de bons commentaires et des notules historiques qui aident le lecteur à situer dans le temps le genre littéraire et les faits.

Le livre imprimé sur papier aquarelle est illustré de gravures sépia. (ams)

Ed. Florilège, Porrentruy, 1995 (120 pages).

LE TEMPS DU REFUS

de Roland Donzé

Il ne se passe rien de spectaculaire dans cette famille qu'on appellerait aujourd'hui monoparentale. Le père disparu, c'est la mère, Barbe, qui élève ses deux enfants, Serge et Nicole. Roland Donzé situe son récit au début des années 1940, à Bienne dont on reconnaît les rues et le lac. L'auteur nous donne une chronique des jours qui coulent apparemment tranquilles : mère vaquant à son double travail d'infirmière et de ménagère, enfants obéissants. On va le dimanche au temple, on se raconte tout en famille, on vit chichement mais heureux, sans tapage.

Alors, y a-t-il là de quoi écrire une histoire ? *Le temps du refus* vient après deux autres livres, *Une mesure pour rien* (1985) et *Chopique*

(1990) comme une suite bien qu'il soit compréhensible pour qui n'a pas lu les premiers.

Au début de chaque chapitre, l'auteur plante le décor en un ou deux paragraphes ramassés, puis il laisse courir le dialogue. Quoique « laisse courir » n'est pas à proprement parler le mot. Les dialogues sont finement choisis et par leur biais Roland Donzé livre pudiquement les sentiments du trio, ses impressions, ses retournements, l'évolution et les méandres des cœurs. Oui, sous les apparences aussi quotidiennes que tranquilles vivent intensément trois personnages. Nicole, par exemple, l'adolescente qui hésite à quitter l'enfance pour se vouer à l'amour de Bategay bien plus âgé qu'elle. Point d'orage. Des conversations dont la subtile alchimie – l'art du narrateur – reflètent un climat psychologique décrit par petites touches où sourdent à la fois nostalgie de l'enfance finissante et appel de l'inconnu.

Le temps du refus met en scène le respect dû à autrui, une époque qui ne brûlait pas les étapes, l'attachement à la famille, la solidarité. Ce récit est un témoin d'une société de l'après-guerre que nous avons oubliée. Piquée d'humour et de douces complicités narguant la dureté des temps, l'histoire va, captive le lecteur, renvoie aux événements mondiaux, revient dans son cocon. « Ce qui est passé, l'amertume s'en ôte », écrit Roland Donzé. C'est ce que montre *Le temps du refus*. (ams)

Ed. L'Age d'Homme, Lausanne, 1995 (160 pages)

ROSES ACIDES

de Paul Thierrin

Poèmes et aphorismes, *Roses acides* est un ouvrage posthume de Paul Thierrin disparu en 1993. L'ouvrage est préfacé par Bernadette Richard, qui adresse à son ami une dernière lettre pleine de clins d'œil et de cordiale complicité. Elle écrit : « Trépassé l'un des derniers aphoristes de la langue française, méconnu, méprisé dans sa propre patrie, alors que la France rendit hommage, par la plume d'Alain Bosquet dans le *Magazine littéraire*, à chacun de ses recueils, le comparant à Cioran ».

L'avons-nous méprisé, Paul Thierrin ? Cinglant, décapant, irrespectueux, il portait des jugements assassins sur ses compatriotes, sur la bêtise et la vulgarité. Il intimidait, on ne savait jamais de quel mot tranchant il allait rompre un semblant d'harmonie sociale. Mais il eut droit à la reconnaissance de son talent : prix de l'Académie des Treize (1974), prix de la Société jurassienne d'Emulation (1976), prix Henri-Jousselin de

l'Académie française et prix de l'Etat de Berne (1978), grand prix de l'Humour noir, Paris (1979).

Son livre posthume sort de presse. Préface et contenu sont comme un baume à l'âme car du disparu on se demandait en quel exil, en quelle solitude il avait tiré son ultime révérence. Avec ou sans ses chers livres, avec ou sans sa plume incisive ? *Roses acides* écrit au long de la longue maladie est une sorte de journal de celui qui sait ses jours comptés. Jamais larmoyant, le poète-aphoriste égrène à petites doses ses misères physiques et ses joyeux souvenirs. On l'entend ricaner doucement, tournant en dérision les tentatives exterminatrices de la grande Faucheuse. Paul Thierrin s'accroche, l'écriture repousse la mort. Lutte inégale et terrible, bellement menée. De l'aphorisme, il écrit : « L'aphorisme a la méfiance, la ruse, l'agilité du lièvre. On le traque longtemps, on croit le tenir dans sa visée, à l'instant de presser sur la gâchette, il a disparu du point de mire. » En voici un : « Par hygiène, je prête la brosse à dents, je ne prête pas les livres. » Un autre : « Assaisonne toujours la raison d'une pincée d'absurdité. » Encore : « Dans le dépit et l'amertume, je suis un ruminant de premier ordre. » Il y en a des brassées entrecoupées de poèmes, ouvrage lucide et ludique comme le fut l'homme. (ams)

Canevas Editeur, Frasné (F)/Saint-Imier, 1995 (135 pages).

TROU IX

La revue *Trou*¹, éditée à Moutier, a publié son neuvième numéro. Les artistes invités, qui s'expriment dans cette livraison, sont Rémy Zaugg, peintre, Catherine Bolle, graveur et peintre, Jean-Bernard Vuillème, écrivain, Tristan Solier, peintre et poète. Depuis 1979 (*Trou I*), le comité de rédaction observe la même démarche : il choisit les artistes, leur offre des pages blanches qu'ils rempliront librement. Soit ils s'expriment dans leur discipline habituelle, soit ils marient les modes d'expression. Parfois, un écrivain dessine et écrit, parfois un artiste peintre livre ses réflexions et il peint.

Au fil des années, la revue a publié les travaux de poètes, graveurs, sculpteurs, peintres, écrivains, cinéaste, photographes, architectes, compositeurs ou musiciens. Elle n'est pas thématique, ainsi chaque invité collabore selon son inspiration ou ses tendances du moment. Il se trouve alors que des contradictions apparaissent entre les créateurs. Ce qui ne gêne nullement le comité de rédaction plutôt favorable à la discussion et à l'éclectisme. *Trou* se veut un moment des courants de l'art contemporain. Et il réussit son pari. Qui dit art dit présentation parfaite. Chaque

numéro est particulièrement soigné tant pour le graphisme que pour l'exécution : on en fait un objet d'art. Papier, couleurs, mise en pages et reliure irréprochables. L'édition courante, livrée à un prix qui se veut abordable, a le même contenu que l'édition de tête (luxe), textes et reproductions d'œuvres plastiques originales créées pour chaque numéro. L'édition de tête a une couverture cartonnée enrichie d'une reliure pleine toile blanche. De plus, elle contient pour *Trou IX* quatre estampes originales, signées et numérotées, le tout fourni dans une fourre cartonnée.

Note à l'adresse des collectionneurs : quelques numéros anciens sont encore disponibles. (ams)

¹ Le comité de rédaction se compose depuis la première parution de Georges Barth, Jean-Pierre Girod, Umberto Maggioni, Roger Meier, et Roger Voser pour le graphisme.

Ed. de la Prévôté, Moutier, 1995 (140 pages).

L'INVITATION DE L'ANGE de Claudine Houriet

Le recueil tire son titre original de l'une des onze nouvelles de Claudine Houriet, c'est *L'invitation de l'ange*. Fidèle à son style et à elle-même, l'auteure de *Tramelan*, qui est aussi artiste peintre, peaufine le détail jusqu'à la minutie. Elle insiste parfois, rajoutant ici une ombre proche de l'évanouissement, là une herbe rare, ailleurs des draperies ou des mécaniques compliquées. Elle excelle dans la nuance, dans l'infime ou l'infinie splendeur du baroque. Le gothique l'éblouit, le roman aussi. Elle joue sur la mutation des lignes et des couleurs. On découvre le peintre dans son écriture.

Plus que dans ses romans – *Ressacs* et *Saisons premières*, les nouvelles de Claudine Houriet font appel à une imagination riche. Elle y semble plus à l'aise, enfile des perles – courtes histoires – l'une après l'autre sans qu'elles se ressemblent. Elles sont d'eau douce ou d'eau de mer, d'ici, que l'on reconnaît aux paysages, à la végétation ; de là-bas, villes lointaines, merveilles découvertes où s'insinue le merveilleux – l'ange de Prague.

Faits divers, voyages, observations quotidiennes, un amour naissant dans une cuisine, le camp de Drancy et nous en passons se transforment en nouvelles. Ce sont des pans de vies découpés dans la vie. La nouvelliste attrape au vol un moment ou quelques jours d'humaine condition soumise à quelque passion, gouvernée par des sentiments hésitants ou contradictoires. De sa plume fine, elle noue et dénoue des intrigues, loue la beauté, célèbre la noblesse des âmes. Très importante la beauté. L'es-

thète qui écrit fait partager ses goûts au lecteur : musique, architecture, grands peintres, tel livre. Et si aucun art n'est convoqué à la fête, Claudine Houriet puise dans la nature, fleurit ses pages, répand des parfums et des chants d'oiseaux. Ah ! Beauté, comme tu la tiens ! (ams)

Luce Wilquin Editrice, Lausanne, 1995 (120 pages).

BLEU SIÈCLE de Daniel de Roulet

Ludique ! Daniel de Roulet (né à Saint-Imier en 1944) clique sur son ordinateur des histoires presque vraies, virtuellement existantes, qui sont des romans. Il aime le bleu. Nous eûmes *La ligne bleue*, sa course à travers New York, voici *Bleu Siècle*, son tout récent ouvrage. Ludique, l'auteur réussit à glisser, mine de rien, les titres de ses autres romans dans celui-ci : on rencontre *Virtuellement vôtre*, ailleurs : *La vie, il y a les enfants pour ça*. Par jeu encore, il affuble son personnage d'un nom bizarre, vom Pokk, qui fait penser à Kopp... mais ce n'est peut-être pas innocent. Alors *Bleu Siècle* ? C'est le nom d'une société anonyme appartenant à un vieux monsieur centenaire, industriel, puissant et désabusé qui narre sa propre histoire de riche égoïste et aussi l'histoire finissante d'un siècle affairiste, cousu d'or, irrémédiablement enfui. Le fabricant – un pacha – dirigea la politique du pays et « les Sept Nains du Parti hégémonique ». Or le patriarche vogue sur le calme Léman, lui qui vient de Zurich, et il remâche ses intentions. Peut-être va-t-il mourir, n'est-ce pas ? Il s'agit de léguer à l'humanité (que serait-elle sans LUI ?) son trésor. Sa gigantesque entreprise de simulation humaine destinée à relayer ses chères machines à vapeur dont personne ne veut plus, sa société *Bleu Siècle* donc, il la donnera à son arrière-petite-fille. Une enfant, nommée Kumo. Cette bourlingueuse court le monde et observe le ciel en compagnie de son professeur ès nuages. La petite n'aime que les nuages, voyez-vous. On a vraiment changé de siècle.

Le roman de Daniel de Roulet est inscrit dans l'époque. On clique, on simule, on aborde des terres inconnues sur fond de drapeau européen et d'écologie en contournant quelque antique discours matérialiste à l'agonie. Que sera demain ? Peut-être un vaste anonymat. L'histoire est captivante, écrite avec esprit et une perspicacité aiguë à laquelle de Roulet nous a habitués. (ams)

Ed. du Seuil, Paris, 1996 (203 pages).

DANS LA FOULÉE

de Pierre Chappuis

Recueil de poèmes anciens et nouveaux (inédits) d'une centaine de pages composées en Garamond corps 12 chez Jean-Renaud Dagon, à Vevey.

Les poèmes anciens appartiennent à *Pommier impudique* (1970), *Hier devant moi* (1980), *Excavations* (1982) et *Ligne mouvante* (1984). Le poète et son éditeur ont choisi ces quatre titres dans un bouquet de dix-sept ensembles publiés entre 1969 et 1994.

Plutôt que de gloser sur les textes offerts (ce que je ferai quand même), il vaudrait mieux citer le poète lui-même évoquant son travail : « Ecrire : se tenir à l'écart. Semblable travail – labeur mais nullement besogne –, semblable exploration, à tâtons, à la découverte des mots qui, réellement, parlent et s'appellent entre eux, qu'on sent lestés du poids des choses elles-mêmes, voilà qui ne peut avoir lieu que dans la solitude (celle, un peu, du gardien de phare), dans un repli sur soi – autant dire réclusion –, non du tout égoïste, mais dont la seule justification est de mener au-delà de soi, là où a chance d'affleurer, en quelque sorte anonymement, ce qu'on croit pouvoir tenir pour essentiel ». In *Pour ainsi dire* (Magazine culturel du *Journal du Jura*, 12.7.96). Voyez l'allure prudente du prosateur, semblable à celle de Michel Leiris que Chappuis nous « explique » dans un volume des *Poètes d'aujourd'hui*.

Glose. – Il y a presque partout chez Pierre Chappuis les éléments d'une description sur laquelle prend appui l'entreprise proprement poétique de transposition, de métamorphose. Parmi des dizaines d'exemples, celui-ci :

*Aurorale, au ras de l'eau, réitérée, une frange
luit dans les brisures, échine à peine hérissée, feu,
ligne mouvante.*

*Respire, infiltrée, tapie, respire, à faire la
morte dans les hachures.*

Rêveuse, insoucieuse, attentive, respire !

Je vous laisse deviner pourquoi il y a un point d'exclamation. Si je le savais, je le dirais. Il y en a un. A votre avis, émulateurs, pourquoi ?

Çà et là demeurent les traces, souvent en italique, entre parenthèses, de l'exploration à tâtons des ressources du langage à la recherche des mots « qui, réellement, parlent et s'appellent entre eux ». Par exemple à propos du « corps de l'aimée » :

« ventre, seins, aréoles enflées, hanches opulentes, reconnaître (*sang-sue, vampire cent et cent fois rappelé*) les stigmates du plaisir, les innombrables suçons, le rouge des fleurs encore en boutons.

Pommier magnifique, impudique ».

Surprenante, pour ma naïveté, l'allusion à Ramuz dans la réflexion du *Journal du Jura* vaut d'être citée puisque Chappuis fait sien le credo ramuzien : « Autant parler comme un livre » ne saurait être que déplacé, juste objet de raillerie, autant, dans le sens contraire, une simple transcription de la parole serait-elle incongrue, parfaitement étrangère à la vraie nature de l'écrit qui est d'être lu, de pouvoir être relu très généralement n'importe quand par n'importe qui.

« Si j'écrivais ce langage parlé, si j'écrivais notre langage » : déclaration trompeuse, si elle masque le formidable déplacement intérieur, la nécessité, comme on disait si bien, de se « forger un style » que, quelque besoin qu'il ait eu de l'éprouver « ressemblant » (le mot vient de lui), Ramuz revendiquait comme sien, fondateur de sa vocation d'écrivain : « Rien n'existe que dans l'inventé, rien n'existe que dans l'expression ». Là, Chappuis se réfère encore à Montaigne « lui aussi prenant le risque d'écrire mal ».

Pour illustrer ce travail de mise en forme, voici l'exemple peut-être le plus évident du recueil, et drôle, ce qui renvoie à l'un des talents de l'homme Chappuis, celui de faire rire :

« Quoi de mieux (*pour un pareil festin parmi les guirlandes, les lampions*), quoi de mieux (*honneur à l'épousée !*) qu'un parfait chantilly, un gigantesque chou à la crème (*de quoi vraiment s'en mettre plein la lampe, de quoi vraiment se margouiller le chanfrein*), une volumineuse tarte où les fruits teintent de rose la neige qui les couvre (*ô les congères ! les dessous de dentelles où trifouiller à belles dents !*), une pièce montée (*quelle empiffrée ! quelle goinfreterie ! quelle noce !*) débordant de toutes parts – quoi de mieux qu'un entremets (*triomphe et ruine, beauté, désordre*) croulant sous une hémorragie de crème, de blancs-mangers ou de meringue ? » (rlj)

Ed. Empreintes, Lausanne, 1996 (101 pages).

MÉDITATIONS RACINIENNES

de Jean-Claude Joye

N'a-t-on pas, à la longue, exploré les pièces de Racine jusqu'au fond, au moyen des instruments fournis par la psychanalyse (Mauron) ou la sociologie (Goldmann), pour ne rien dire des radiographies de Roland Barthes ?

Jean-Claude Joye, professeur à l'Université de Berne et critique littéraire, ose une nouvelle réflexion qui prend l'allure d'un « parcours initiatique », réflexion fondée sur l'examen d'une collection de vers parfaits à propos desquels Joye dira tout, sauf ce qui a déjà été aperçu par d'autres.

Il abandonne aux professeurs et aux commentateurs officiels ce qui va de soi en matière de psychologie ou d'infidélité à l'Histoire pour s'attacher uniquement, mais avec quelle acuité de l'attention, au sens secret des mots de Racine. Pour cela, il choisit une vingtaine d'alexandrins, parmi les plus fréquemment cités tels « Dans l'Orient désert quel devint mon ennui » de *Bérénice*, et ces alexandrins, tous exemplaires, il les scrute, les questionne, jusqu'à les forcer à livrer leur âme.

Je me borne ici à rendre compte du premier chapitre, consacré à la déclaration d'Hippolyte dans *Phèdre* : « Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur ». Comme l'intention du fils de Thésée, de l'amant d'Aricie paraît simple, transparente, univoque ! Quel plaisir les maîtres d'école prennent à montrer à leurs élèves de quel soupçon la victime de Phèdre entend se laver ! Il faut expliquer en quoi l'amour filial d'Hippolyte est diminué par les frasques paternelles, et bien montrer en quoi la conquête d'Aricie est frappée d'interdit, etc. De tout cela, Jean-Claude Joye ne fait guère son miel. Il cherche, lui, à savoir dans quel sens nous devons entendre les mots « jour » et « pur », sens qui va de soi pour le lecteur ordinaire. Eh bien ! pas du tout ! Le mot « pur », « il importe de le mettre en un rapport constant (en même temps qu'oblique, comme dans toute comparaison...) avec le jour évoqué ou plutôt invoqué plus haut ». Plus bas : « S'il fallait qualifier d'un terme courant la pureté qu'Hippolyte dit avoir conservée, on userait du mot « angélique ». On penserait inévitablement à quelque chose d'inhumain ». Voilà qui nous éloigne d'une tradition critique pour laquelle le fils de Thésée « n'est qu'un pâle jeune homme bien élevé, faire-valoir évanescent ou purement fonctionnel de Phèdre ».

Explicitement ou implicitement, Jean-Claude Joye est continuellement amené à une critique de la critique traditionnelle. Il prend appui lui-même sur les intuitions de Pascal, de Baudelaire et de Gracq. Il fait un sort à la notion de pureté anonyme et de souillure « qui, selon des morales déduites de nombreuses religions (dont le christianisme) s'attache plus ou moins à l'amour physique ».

Partout scintille l'intelligence la plus aiguë, la seule digne de Racine, s'opposant à la sottise de tant d'analyses scolaires réductrices. Un hommage sans défaut à l'impeccable auteur d'*Andromaque*. (rlj)

Ed. Peter Lang, Berne, 1996 (309 pages).

MON ITINÉRAIRE PHILOSOPHIQUE

par Ferdinand Gonseth

Dans les dernières années de sa vie, Ferdinand Gonseth (1890-1975) avait tenté de reconstituer les principales étapes d'un itinéraire qui l'avait conduit de l'Ecole secondaire de Saint-Imier à son ultime retraite lausannoise et qui avait été marqué par quarante ans d'enseignement universitaire à Berne et à Zurich. Le projet aurait dû comporter cinq ou six épisodes, mais seuls les trois premiers étaient définitivement rédigés à la mort de l'auteur. François Bonsack, qui fut assistant de Gonseth à l'EPFZ avant d'enseigner la philosophie des sciences à l'Université de Neuchâtel, a néanmoins pris l'initiative d'éditer ces témoignages. Il les a fait suivre de textes qu'il a reconstitués à partir de bandes magnétiques (textes qui préfiguraient les épisodes manquants), d'un article paru en 1965 dans les *Studia philosophica* et de deux entretiens accordés à un interlocuteur tchèque, Z. Kourim. Le volume ainsi composé présente les éléments les plus importants de la *Méthodologie ouverte*, d'abord seulement entrevue, puis formulée, enfin appliquée aux problèmes de l'espace et du temps, au cours d'un processus qui s'étendit sur un demi-siècle.

Gonseth avoue, dès le départ, la difficulté d'une entreprise qui consiste à faire revivre, à des dizaines d'années de distance, une démarche étroitement liée aux questions de son temps : « Je crains qu'en regardant en moi ce que j'étais, ce ne soit pas une image fidèle qui m'apparaisse, mais un *moi* réinterprété par celui que je suis aujourd'hui ». Il évoque ainsi, peut-être sans l'avoir voulu, le problème qu'il n'a cessé d'étudier : celui de la relation entre l'objectif et le subjectif, entre le donné et le pensé ou, traduit en termes de science, entre l'expérimental et le théorique.

Dans l'épisode initial, il expose la genèse de ses deux premiers ouvrages *Les fondements des mathématiques* (1926) et *Les mathématiques et la réalité* (1937). Il décrit donc le rapport entre les trois aspects d'une science, en l'occurrence la plus sévère de toutes, réfutant l'idée de Descartes et de David Hilbert selon laquelle on pourrait complètement dissocier l'intuition, l'observation et l'axiomatisation. Dans les deux épisodes suivants, on assiste aux démêlés qui opposèrent Gonseth au Cercle de Vienne (Neurath, Carnap et Franck, notamment) ou à certains orateurs invités aux *Entretiens de Zurich*. Le philosophe jurassien, qui avait suivi de près les crises provoquées par la théorie de la relativité et par celle des quanta, soutenait l'idée d'une connaissance toujours susceptible d'être remise en cause et n'accordait aux énoncés scientifiques, fussent-ils mathématiques, qu'un degré plus ou moins grand de *fiabilité*. Ses contradicteurs, pour la plupart formés à l'école classique, postulaient au contraire l'existence de fondements intangibles et aspiraient à

établir des énoncés définitifs. On sent chez Gonseth une irritation bien naturelle à l'égard d'une philosophie « qui se détourne de la connaissance scientifique, prenant argument du caractère approché dont elle est affectée pour en contester la valeur de vérité ». On pourrait adresser le même reproche à bon nombre d'économistes et de politiciens dont les affirmations péremptoires ont pour principale qualité d'être totalement invérifiables.

Le réconfort vient de la constatation que les dogmes finissent généralement par s'effondrer et que les principes de révisibilité et de dualité, encore violemment contestés en 1948, sont devenus des lieux communs pour la plupart des scientifiques modernes.

Dans les derniers chapitres, Gonseth dénonce le cloisonnement qui empêche les différentes disciplines universitaires de se connaître et plaide pour un plus grand engagement de l'individu dans le groupe, le but étant de faire apparaître un référentiel collectif indispensable à tout projet d'exister. Inutile de souligner que le message est encore plus actuel aujourd'hui qu'il y a vingt ans ! (hc)

Ed. de l'Aire, Vevey, 1994 (274 pages).

LE REPENTIR DU PEINTRE d'Alexandre Voisard

Une fidélité exemplaire à sa vocation d'écrivain et de poète caractérise le parcours littéraire d'Alexandre Voisard. Son œuvre s'étend sur plusieurs décennies, de l'adolescence à l'âge de la retraite, d'*Ecrit sur un mur* publié en 1954 au *Repentir du Peintre* sorti de presse en 1995. En risquant une comparaison qui surprendra peut-être dans ce contexte, on dira que notre poète ne manque pas de l'éclat qui auréole la course du sprinter, mais qu'il possède aussi au plus haut point d'excellence les qualités du coureur de fond sans lesquelles rien de durable ne saurait être établi jamais. A ce dernier, il emprunte l'application, l'opiniâtreté, la capacité de remettre chaque jour l'ouvrage sur le métier, le goût de poursuivre l'image qui saura rendre avec le plus de fidélité l'idée, feu follet qui se dérobe sans cesse.

A une personne qui lui posait une question sur son métier, Voisard répondit qu'il n'était probablement pas encore un bon écrivain car, disait-il, l'expression était trop lente à venir. Elle ne s'imposait à lui, parée enfin de toutes les vertus propres à l'office qui lui avait été assigné, qu'au terme d'une longue quête (patience). Désir de provoquer, assurément.

Mais au-delà, la boutade nous rappelle l'éternel problème du fond et de la forme. Ces deux aspects, loin de s'opposer, se complètent, au contraire. Les thèmes traités par les poètes à travers les âges sont simples et constants : l'amour, bien sûr, la mort, le printemps, la mélancolie, le temps qui fuit. Ce n'est donc pas par là que l'auteur va faire preuve d'originalité. C'est la forme qui donne à sa création caractère et authenticité. C'est elle qu'il doit traquer pour que l'œuvre acquiert enfin la densité qui lui assure droit de cité en poésie.

Les derniers livres de Voisard marquent un retour au passé, à l'enfance surtout, monde enchanté dont la magie conditionne la moisson future. Derrière le personnage officiel qu'il est devenu : délégué aux affaires culturelles, membre éminent de l'Académie Stéphane Mallarmé, on devine chez notre écrivain quelqu'un qui a su garder la fraîcheur de l'esprit d'enfance. On se demande d'ailleurs si ce n'est pas précisément ce qui distingue le véritable poète. Celui-ci conserve, à travers les vicissitudes de l'existence, une faculté d'émerveillement toujours en éveil.

Dans *Le Repentir du Peintre*, l'auteur exprime d'emblée le sens de sa démarche : « La saison est venue de tant de jardins célébrés, tant de savoirs révélés, tant d'arrière-cours heureuses vouées désormais aux ravages. Prendre congé du Calligraphe magnifique, de la Gélinothe à l'éventail... » C'est le moment du dépouillement et de la louange. On lit :

*Un seul épi dans ta main
émeut la confrérie des alizés
ils se retournent à tout bout de champ
pour voir si le courant passe
sur la moisson qui bâtit son moulin.*

Ou bien cette suite dont la dernière image étonne et enchantera plus d'un :

*Un peu d'enfance en nous revenue
désormais aiderait à vaincre
les frimas intérieurs
un peu d'enfance à prendre
comme une hostie sur la langue...*

Les cadences du poème, si exactement balancées pour traduire les méandres de la méditation et de la rêverie, laissent sans voix au seuil de la beauté :

*Les champs de blé verts
dérivent vers le couchant*

à l'allure des nuages
où ils se mirent
c'est un grand mouvement
qui emporte aussi mon printemps.

Voisard dit aussi l'urgence de la poésie qui est affirmation de la parole de feu :

*Tout est dit depuis toujours
mais le monde attend encore
que morde la braise
sous le feu de la parole.*

Par essence, la poésie est le domaine du concret. C'est à travers l'image et non la froide démonstration didactique que Valéry réussit à faire d'une haute méditation sur la vie et la mort, l'éternité et le temps, un grand moment de poésie dans le *Cimetière marin*. Voisard connaît tout de la nature. Nul mieux que lui ne sait en évoquer les couleurs changeantes, les odeurs subtiles. Il vit en sympathie avec les fleurs, les champignons, les oiseaux, l'herbe, les petits rongeurs et les nuages qui passent : « et les odeurs s'en vont cueillir les sentiments anciens ».

Faite de textes courts, la poésie de *Repentir du Peintre* se découvre lentement, se déguste avec gourmandise comme on savoure un alcool de cerises généreux. Elle se refuse au lecteur pressé. (phw)

Editions Empreintes, Lausanne, 1995 (133 pages).